



**HAL**  
open science

# Linéarité et interprétation dans le lexique de l'arabe

Salam Diab-Duranton

► **To cite this version:**

Salam Diab-Duranton. Linéarité et interprétation dans le lexique de l'arabe. Travaux linguistiques du CerLiCO, 2015. hal-01928146

**HAL Id: hal-01928146**

**<https://hal.science/hal-01928146>**

Submitted on 20 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Linéarité et interprétation dans le lexique de l'arabe<sup>1</sup>

### Résumé

La remise en cause du principe de la linéarité du signifiant depuis les premières études du lexique de l'arabe et leur développement contemporain a permis non seulement de mettre en évidence la motivation du signifiant, mais de plus d'apporter une nouvelle réponse aux relations sémantiques qui lient les différents mots du lexique arabe.

### Introduction

Le principe de linéarité du signifiant linguistique et son interprétation ont toujours été au centre des études grammaticales arabes, depuis les premières études du lexique arabe jusqu'à nos jours. En effet, les grammairiens arabes ont examiné le phénomène de la linéarité pour prouver une parenté sémantique entre les racines constituées par les mêmes phonèmes. Si les premières études sont restées descriptives, le phénomène acquerra avec Ibn Jinnī un cadre théorique. De plus, le principe de la non-linéarité du signifiant va également l'emmener à s'interroger sur l'origine du langage. Bien que pionnière, la théorie d'Ibn Jinnī n'a pas réussi, pour des raisons multiples, à entraîner l'adhésion de ses contemporains ou celle des grammairiens arabes postérieurs, ni celle des orientalistes.

La découverte au 20<sup>ème</sup> siècle de la notion des traits a permis de valider les intuitions d'Ibn Jinnī quant à l'analogie entre le son et le sens, de comprendre qu'elle se situe au niveau des phonèmes et que cette analogie n'est pas accidentelle et qu'elle est, par conséquent, maximale et motivée. Cette démonstration ne concerne d'ailleurs pas uniquement l'arabe, mais également des langues non étymologiquement reliées à cette langue, comme l'attestent les travaux de Philips (particulièrement 2002 et 2006), Bottineau (2008 et 2011), Sadowski (2001), Bergen (2004) et Drellishak (2007) sur l'anglais, Nemo (2006) sur le français et Rocchetti (1991) sur l'italien.

L'adoption du principe de non-linéarité en arabe a eu pour autre conséquence la réinterprétation des relations sémantiques qui lient les différents mots du lexique arabe, comme la polysémie, la synonymie, l'énantiosémie, l'homonymie, etc. En effet, dans le cadre de la théorie des matrices et des étymons, une nouvelle explication de ces liens est soutenue.

Le but de ce papier est par conséquent de montrer comment la remise en cause du principe de la linéarité du signe linguistique depuis les premières études du lexique de l'arabe et leur développement contemporain a permis non seulement de mettre en évidence la motivation du signifiant, mais de plus d'apporter une nouvelle réponse aux relations lexicales.

Dans son livre « *Kitāb al-Ḥaṣā'is* » (Livre des caractéristiques), Ibn Jinnī (mort 291 H) met tout en œuvre pour révéler la *perfection de la langue arabe* à travers l'étude des *principes premiers de la langue arabe*. Cela le conduit à aborder la non-linéarité du phonème (le concept du signe linguistique n'étant pas encore connu à son époque) et sa motivation.

---

<sup>1</sup> Je tiens à remercier Frédéric Lambert pour sa minutieuse relecture et ses suggestions pertinentes.

Ces deux phénomènes sont inclus par Ibn Jinnī sous l'expression de « grande dérivation<sup>2</sup> » (الأكبر الاشتقاق). La terminologie est inspirée de la “petite” dérivation (dérivation morphologique) puisque la démarche à suivre est la même sans toutefois se limiter à la contrainte d'ordonner les phonèmes d'une seule façon.

La grande dérivation désigne une racine ternaire pouvant, grâce à la permutation de ses trois composantes, produire six constructions exprimant une même notion. Dans son chapitre « *Bāb fī al-'ištiqāq al-'akbar* » (Chapitre de la plus grande dérivation), Ibn Jinnī définit la grande dérivation et indique d'une manière laconique la façon d'établir une notion générale commune aux six constructions issues d'une racine trilitère. Il dit<sup>3</sup> :

وأما الاشتقاق الأكبر فهو أن تأخذ أصلاً من الأصول الثلاثية فتعقد عليها وعلى تقاليبها الستة معنى واحد تجتمع التراكيب الستة عليه وما يتصرف من كل واحد منها عليه ، وإن تباعد شيء من ذلك عنه ، رُد بلطف الصنعة والتأويل إليه.

Quant à la grande dérivation, c'est le fait de prendre une racine trilitère et de lui faire établir ainsi qu'à ses six inversions un seul sens, autour duquel [doivent] s'accorder les six constructions ainsi que tous les mots auxquels elles peuvent donner naissance. Si un [terme] s'en éloigne, il faudrait l'y ramener par la finesse de la technique et de l'interprétation<sup>4</sup>.

La grande dérivation consiste donc à ramener à une notion commune les différentes combinaisons et leurs dérivés. C'est ce niveau de la théorie qu'Ibn Jinnī désigne par le terme de “grande” dérivation (الاشتقاق الكبير). Quant à la “plus grande” dérivation, elle désigne la substitution d'un phonème à un autre, autrement dit le *'ibdāl* lexical, comme dans : *'asf* / *'asf* (désespoir) ; *qadda* / *qaṭṭa* (déchirer) ; *ḥaḍama* / *qaḍama* (mâcher), etc.

Les permutations de la grande dérivation ne sont pas l'invention d'Ibn Jinnī. Mais aucun autre grammairien n'a eu recours à cette méthode pour associer des combinaisons à une notion commune ou pour prouver une parenté sémantique reliant les racines constituées par les mêmes phonèmes.

Dans le cas où il est difficile de retrouver la notion commune, cela serait, selon l'auteur, le résultat d'un examen hâtif et insuffisant. Il faudrait donc *ne pas céder à la lassitude et tenter d'y parvenir par la finesse de l'analyse et le truchement de l'interprétation*<sup>5</sup>. En effet, dès le premier chapitre de son livre, Ibn Jinnī met en pratique ses propres recommandations, manifestant une finesse dans l'analyse sémantique et une subtilité dans l'argumentation qu'un examen rapide ne peut en effet pas découvrir. En voici un exemple<sup>6</sup> :

La racine q, w, l, exprime, quelle que soit la succession de ses trois phonèmes, la notion d'agilité (خوف) et de mouvement (حركة). Six combinaisons en sont extraites :

q, w, l comme *qawl* ou *parole*, *résultat du mouvement de la bouche et de la langue*<sup>7</sup>.

q, l, w comme *qilw* ou *onagre appelé ainsi pour son agilité et sa rapidité*.

w, q, l comme *waql* ou *antilope*, *appelée ainsi par la rapidité de ses mouvements*.

w, l, q comme *walaqa* qui signifie *marcher vite*.

l, w, q comme *luwwiqa* ou être amolli, appelé ainsi pour avoir été amolli par le pétrissage, qui implique un mouvement. Il s'agit ici d'une relation de cause à effet : la conséquence du pétrissage est sans doute l'amollissement.

l, q, w comme *liqwa* ou *aigle*, *connu pour son agilité et la rapidité de son vol*.

<sup>2</sup> Comme la théorie d'Ibn Jinnī est plutôt connue sous le titre de « grande dérivation », nous avons donc abandonné le superlatif présent pourtant dans le titre de l'auteur.

<sup>3</sup> *Al-Ḥaṣā'is*, (II : 134).

<sup>4</sup> Toutes les traductions de cet article sont les nôtres.

<sup>5</sup> *Al-Ḥaṣā'is*, (I : 13).

<sup>6</sup> *Al-Ḥaṣā'is*, (I : 5).

<sup>7</sup> Nous soulignons en italique la traduction de Méhiri.

En suivant la logique d'Ibn Jinnī, toutes ces permutations manifestent un lien évident avec les notions générales établies par l'auteur et indiquent de fait une adéquation entre le son et le sens.

Ces différentes combinaisons montrent que la pensée d'Ibn Jinnī est étrangère aux deux principes que Saussure formulera plus tard, à savoir l'arbitraire du signe et le caractère linéaire du signifiant.

Les permutations d'Ibn Jinnī révèlent en effet que le signifiant n'est pas une suite nécessairement linéaire. Puisque, selon l'auteur, quel que soit l'ordre dans lequel apparaissent les trois consonnes (q, w, l ; q, l, w ; l, q, w ; l, w, q ; w, q, l ; w, l, q), elles expriment toujours la notion d'agilité et de mouvement. De plus, il soutient la motivation du son à travers le rôle particulier réservé à chaque phonème dans le mot tout entier. Dans son chapitre « *Bāb fī 'imsās al-'alfāz 'ašbāh al-mā'ānī* » ou comment la forme phonétique suggère le sens<sup>8</sup>, Ibn Jinnī l'exprime très clairement :

فأما مقابلة الألفاظ بما يشاكل أصواتها من الأحداث فباب عظيم واسع ونهج مثلث عند عارفيه مأموم. وذلك أنهم يجعلون أصوات الحروف على سمت الأحداث المعبر بها عنها فيعدلونها بها ويحتذونها عليها.

Le rapport entre les mots et les événements qui ressemblent à leurs sons est un chapitre immensément grand et un chemin bien tracé et suivi par les spécialistes. [Les Arabes] font en sorte que les sons de phonèmes soient à l'image des événements dont ils sont les moyens d'expression. Ils ajustent ces derniers en fonction des événements et les imitent.

Ces propos sont importants à un double point de vue. D'une part, la correspondance entre le son et le sens a finement été observée par les prédécesseurs, en particulier par al-Ḥalīl et Sībawayhi, qui l'ont approuvée, et par l'ensemble des grammairiens qui l'ont validée et en ont reconnu la pertinence, comme le dit Ibn Jinnī en prélude au chapitre. En s'inscrivant dans le sillage des Anciens, Ibn Jinnī fait valoir le caractère rationnel de ses travaux dont il est conscient qu'ils sont novateurs dans le domaine.

D'autre part, cette correspondance n'est pas le fruit du hasard ; elle est façonnée par les premiers locuteurs en fonction de leurs besoins. Notons que ces locuteurs sont les Arabes des premiers siècles de l'hégire et doués, selon l'auteur, d'une intelligence supérieure et capables d'atteindre une telle perfection<sup>9</sup>.

Ce qui permet de constater que, pour l'auteur d'*al-Ḥaṣā'iṣ*, le langage résulte d'une convention, bien que ses propos laissent à première vue entrevoir une position hésitante et manquant de clarté vis-à-vis de l'origine du langage, le sujet requérant, dit-il, une étude méticuleuse et continue. En effet, Ibn Jinnī consacre un chapitre à cette question<sup>10</sup>, dans lequel il expose et commente les deux thèses proposées par ses prédécesseurs : institution et convention (مواضعة واصطلاح) ou révélation et inspiration divine (الإلهام وتوقيف). Pour l'auteur d'*al-Ḥaṣā'iṣ*, la plupart de gens sensés pensent que le langage est né par convention, l'origine en est l'imitation du bruit du vent (الريح دوي), du tonnerre (حنين الرعد), du ruissellement de l'eau (خرير الماء), des cris des animaux, etc. C'est une opinion recevable, dit l'auteur (وهذا عندي وجه صالح ومذهب متقبل). Les langues du monde (كل لها اللغات) sont donc bien d'origine humaine et mimophonique.

Mais pour l'arabe, langue de révélation, l'auteur émet des doutes. Car la sagesse et la précision de la langue arabe laissent croire à une origine divine. Cependant, Ibn Jinnī donne des indices qui donnent à penser que l'origine de la langue arabe est semblable à ses sœurs du monde, c'est-à-dire d'origine humaine. En effet, *il se peut que, dans un passé lointain,*

<sup>8</sup> *Al-Ḥaṣā'iṣ*, (II : 152).

<sup>9</sup> *Al-Ḥaṣā'iṣ* (I : 47).

<sup>10</sup> *Al-Ḥaṣā'iṣ* (I : 40-47).

*l'arabe ait pu être institué par des gens doués d'intelligence supérieure, capables d'établir cette langue sans intervention divine directe. Voici ce qu'il dit (I : 47) :*

ثم أقول في ضد هذا [...] على تأمل هذه الحكمة الرائعة الباهرة كذلك لا ننكر أن يكون الله تعالى قد خلق من قبلنا وإن بعد مداه عنا من كان ألطف منا أذهانا... فأقف بين تين الخلتين حسيرا.

Mais à cela [l'origine divine], j'oppose l'argument suivant : en méditant sur cette sagesse splendide et éblouissante, il n'est pas exclu que Dieu, tout puissant, ait pu créer avant nous dans un passé lointain des gens plus intelligents... et je me tiens perplexe entre ces deux positions.

Quelques pages plus loin (52-53), Ibn Jinnī indique sa position d'une manière qui ne laisse pas de doute :

وضح أن الشريعة إنما جاءت من عند الله تعالى [...] وليست كذلك حال هذه اللغة...

Il est clair que la loi vient de Dieu, tout-puissant [...] il n'en va pas de même pour cette langue.

Ces deux citations permettent de résumer la position d'Ibn Jinnī concernant l'origine de la langue arabe : comme toute langue, l'arabe n'est pas d'origine divine mais bien une institution humaine<sup>11</sup>.

La conséquence linguistique d'une telle position est l'adéquation entre la forme sonore et le sens à la base de sa théorie : la grande dérivation. L'adéquation ne se limite cependant pas à la simple imitation ou aux onomatopées, mais elle se manifeste de diverses façons, puisque, quand le besoin s'en fait sentir, ces premiers Arabes, doués d'intelligence supérieure, ajustent leur langage.

L'ajustement peut se faire de diverses manières :

1. Choisir un phonème au lieu d'un autre pour exprimer une différenciation sémantique. En voici un exemple (II : 157) :

*ḥaḍama* Mâcher des choses fraîches (comme la pastèque ou le concombre)  
*qaḍama* Mâcher des choses sèches (comme le foin)

Le *ḥā'* étant *riḥw* (mou) est plus à même d'exprimer le son des évènements issus des éléments frais, dit l'auteur. Tandis que le *qāf*, vigoureux, est ressenti pour exprimer la dureté. D'où le choix du *ḥā'* pour mâcher des choses fraîches et du second réservé à ce qui est sec. Le lien entre le *qāf* et l'action de couper, dépécer, a été exprimé plus tard par les orientalistes<sup>12</sup>, pour lesquels le *qāf* représente l'idée fondamentale de dépécer, de couper en pièces.

2. Une disposition précise des phonèmes, comme le montre l'exemple suivant (II : 163) :

*baḥaṭa* Gratter la terre pour y chercher quelque chose

Le *bā'*, du fait de sa "rudesse", ressemble au claquement de la paume sur le sol.

Le *ḥā'*, vu son caractère "perçant"<sup>13</sup>, correspond aux griffes du lion et aux ergots du loup. Le *ṭā'* pour souffler et éparpiller la terre.

L'association de ces trois phonèmes dans cet ordre précis évoque successivement le bruit provoqué par la main qui heurte le sol, les griffes d'un animal et enfin celui produit lorsqu'on répand le sable, dit l'auteur, lequel n'a plus aucun doute (بعدة تبقى شديهة فأي) sur le sens de la forme trilitère *baḥaṭa* : gratter la terre pour y chercher quelque chose. L'argumentation d'Ibn Jinnī est adaptée, destinée à révéler l'harmonie et la sagesse de la langue arabe.

3. La réunion du *fā'* et des coronales suivantes : le *dāl*, le *tā'*, le *ṭā'*, le *rā'*, le *lām* et le *nūn* implique très souvent la notion d'asthénie (الوهن) et de faiblesse (الضعف)<sup>14</sup>.

<sup>11</sup> Bohas, communications orales.

<sup>12</sup> Gesenius – Kautzsch (1910 : 100), in Bohas (1999).

<sup>13</sup> Le mot utilisé est *ṣaḥl* qui signifie avoir une voix rauque et perçant.

<sup>14</sup> *Al-Ḥaṣā'iṣ* (II : 166-167).

Il est évident que, dans toutes les racines suivantes, il y a bien un *fā'* et une des coronales citées avec la notion d'asthénie. En voici quelques exemples :

<i>dālif</i>	Qui se lève avec peine
<i>tālif</i>	Objet en ruine
<i>ṭalif</i>	De bas prix, que l'on donne pour rien
<i>zalif</i>	De bas prix, que l'on donne pour rien
<i>naṭaf</i>	Défaut, mal, maladie
<i>danaf</i>	Maladie

La présence du *fā'* est indéniable. Mais le lien entre ce dernier et l'asthénie n'est pas explicite. Nous pourrions dire qu'il s'agit d'une relation intuitive.

La théorie d'Ibn Jinnī peut donc être considérée comme pionnière dans le domaine de la philologie arabe. Et pourtant, elle n'a pas réussi à s'imposer ni dans la tradition grammaticale arabe, et ni dans la tradition orientaliste. Trois raisons pourraient être avancées pour expliquer cette incompréhension :

Premièrement, l'absence d'un traité dédié exclusivement à la grande dérivation. En effet, la théorie d'Ibn Jinnī se trouve éparpillée dans un ouvrage de nature plutôt littéraire, voire poétique, destiné à révéler la sagesse et la perfection de la langue arabe.

Deuxièmement, l'absence d'une restructuration scientifique assez stricte. En effet, au lieu d'une analyse sémantico-phonétique globale, Ibn Jinnī a adopté une démarche ad hoc, se contentant d'examiner le lexique arabe au coup par coup.

Troisièmement et enfin, l'absence de disciples. Bien qu'Ibn Jinnī ait succédé dans l'enseignement à son maître Abū 'Alī al-Fārisī, il n'a pas eu de vrais disciples susceptibles de développer sa théorie<sup>15</sup>. Cette absence s'est révélée cruciale pour l'avenir de sa théorie, car elle l'a maintenue au premier stade de son élaboration. Faute donc de disciples qui auraient participé à son développement et corrigé ses insuffisances, prolongeant l'œuvre du maître, la théorie d'Ibn Jinnī n'a pu faire école.

La découverte au 20<sup>ème</sup> siècle de la notion de trait linguistique et plus explicitement la décomposition du phonème en traits phonétiques distinctifs (qui sont les unités ultimes du langage puisqu'on ne peut les décomposer en unités plus petites) ainsi que l'exploitation de cette découverte dans le domaine de la lexicologie (la reconnaissance que les unités lexicales minimales comportent une double identité : formelle et sémantique) ont permis de valider les intuitions d'Ibn Jinnī. En effet, dans le cadre de la Théorie des matrices et des étymons<sup>16</sup> (TME), il a été démontré que l'analogie entre le son et le sens n'est pas accidentelle et erratique puisqu'elle concerne une masse considérable de lexies de l'arabe et de bien d'autres langues qui ne lui sont pas étymologiquement reliées, qu'elle ne se situe pas au niveau des phonèmes (mais à celui des traits) et qu'elle est, par conséquent, maximalement motivée.

Autrement dit, l'analyse du corpus lexical arabe a permis de démontrer que le son s'articule, non en phonèmes, mais en une matrice de traits (macro-signifiant), associée à un macro-signifié. Si l'on prend l'exemple de la matrice étudiée dans le cadre de ma thèse {[coronal], [dorsal]}, on constate que, d'une part, toutes les lexies issues de cette matrice

---

<sup>15</sup> Al-Najjār (1952: 29).

<sup>16</sup> Théorie élaborée par Georges Bohas et réunissant plusieurs chercheurs dont moi-même. Pour avoir une vue complète de la théorie, se reporter à : BOHAS, G., et DAT, M., *Une théorie de l'organisation du lexique des langues sémitiques : matrices et étymons*, ENS Editions, Lyon, 2007. Voir également : Diab-Duranton, S., 2009, *Phonétique et sémantique dans le lexique de l'arabe : le 'ibdāl dans la tradition grammaticale arabe, l'étude de la matrice {[coronal], [dorsal]}*, Villeneuve D'Ascq, Atelier national de reproductions des thèses, 348 pages, ISBN 9 782729 580452.

dérivent d'un étymon (base biconsonantique réversible, constituée de deux phonèmes issus de la matrice en question) et, d'autre part, elles expriment la notion générale de « porter un coup ». En voici des exemples :

[coronal], [dorsal]

*takka* Couper

*daqqa* Frapper

*ṭarra* Couper

[dorsal], [coronal]

*jaṭṭa* Couper

*jadda* Couper

*jazza* Couper

*ḥarra* Couper

*qaṣṣa* Couper

*qatta* Couper

L'observation de ces formes trilitères montrent qu'elles partagent entre elles une liaison phonétique et sémantique : une base biconsonantique réversible [coronal], [dorsal] ou [dorsal], [coronal], autrement dit un étymon (dont le symbole est /€/), et un invariant conceptuel unique (couper). Cela signifie que l'adéquation entre le son et le sens est indépendant d'une linéarité précise, puisque ces formes exhibent bien une réversibilité. Il faut toutefois insister sur le fait que la réversibilité n'est pas au niveau des phonèmes, mais se traduit au niveau des traits eux-mêmes, car la matrice est elle-même réversible.

L'adoption du principe de non-linéarité en arabe a eu pour conséquence la réinterprétation des relations sémantiques ( la polysémie, la synonymie, l'homonymie et l'énantiosémie). En effet, la TME propose une autre explication de ces liens.

La TME se propose de réorganiser le lexique arabe et sémitique en trois niveaux successifs : la matrice, l'étymon et le radical.

La matrice est la combinaison d'un vecteur de traits phonétiques porteur d'une notion abstraite et générale (concept générique), elle est l'association d'une composante pré-signifiante (macro-signifiante) et d'une composante pré-signifiée (macro-signifiée).

A ce stade, la matrice ne génère donc pas des formes lexicales sémantiquement et formellement autonomes. C'est le niveau où la notion n'est pas liée au son, au phonème mais au trait phonétique.

C'est à ce niveau-là qu'intervient l'étymon qui est la réalisation matérielle de la matrice. En d'autres termes, les traits phonétiques se concrétisent en phonèmes véhiculant la notion générique de la matrice pour devenir des formes lexicales autonomes. L'étymon est une base biconsonantique non ordonnée, constituée de deux phonèmes issus d'une matrice donnée et manifestant à la fois les traits de cette matrice et son invariant notionnel.

L'étymon n'est pas à mettre sur le même plan que ce qu'on appelle traditionnellement racine biconsonantique. Il s'agit d'un composé binaire constant, un constituant organisateur du lexique sous-jacent aux radicaux pluriconsonantiques. A cette base binaire constante vient s'ajouter un troisième élément variable pour former un radical. Celui-ci est constitué de l'étymon étendu par diffusion ou par une consonne-extenseur. Sa charge sémantique est apparentée à la valeur sémantique de l'étymon, que le radical peut préciser sémantiquement, contribuant à la constitution de larges champs associatifs dont l'hyperonyme est la valeur signifiée de la matrice.

C'est donc là qu'intervient la morphologie. Pour satisfaire aux exigences de la composante morphologique de l'arabe qui se fonde sur un inventaire strict de modèles comportant trois places triconsonantiques et pour apporter une modulation sémantique spécifique au contenu sémantique primitif de l'étymon, ces bases binaires se voient obligées d'obéir à certains processus d'étoffement pour aboutir au radical triconsonantique.

La formation des racines triconsonantiques peut entre-autres avoir comme source le croisement des deux étymons par différents processus s'inscrivant dans le cadre de la contrainte du principe du contour obligatoire (PCO)<sup>17</sup>. Le croisement d'étymons génère deux conséquences : au plan sémantique, des relations de polysémie, d'homonymie ou d'énantiosémie au sein d'une même entrée lexicale et, au plan formel, l'élaboration des formes triconsonantiques<sup>18</sup>. Sur le plan sémantique, j'ai pu élaborer une typologie descriptive des combinaisons sémantiques et formelles issues du croisement d'étymons. En effet, ont pu être dégagés quatre types de rapport sémantique<sup>19</sup> résultant directement du croisement des étymons et de leurs signifiés respectifs :

Rapport 1 : l'équivalence sémantique ayant une même signification identique ou approchante.

Rapport 2 : la compositionnalité sémantique ayant une signification syncrétique.

Rapport 3 : l'homonymie

Rapport 4 : l'énantiosémie ou « 'aḍḍād », selon la formulation de la tradition philologique arabe.

Concernant le rapport n°1, les cas d'équivalence sémantiques relevés manifestent une même signification identique ou approchante. En voici un exemple :

*bataka* Couper

Il est réalisé à partir du croisement des deux étymons :  $\in \{b, t\}$  et  $\in \{t, k\}$  selon le schéma suivant :

$C_i C_j + C_j C_k \rightarrow C_i C_j C_k$

$b t + t k \rightarrow b t k$

*batta* + *takka*  $\rightarrow$  *bataka*

Le croisement formel des deux étymons étant à la base de la formation du triconsonantique *bataka*, a pour conséquence sémantique la signification identique. L'opération de fusion des deux étymons se traduit donc, au plan sémantique, par un maintien total de l'identité sémantique.

$\in \{b, t\}$

*batta* Couper

$\in \{t, k\}$

*takka* Couper

$\in \{b, t\} + \in \{t, k\} = C_i C_j C_k$

*bataka* Couper

Le deuxième rapport sémantique, c'est-à-dire, la compositionnalité sémantique ayant une signification syncrétique, reproduit d'une manière fusionnelle la charge sémantique initiale et propre à chacun des deux étymons à l'origine de la formation du triconsonantique. Les deux étymons étant porteurs des sens différents, le résultat de leur croisement se traduit au plan sémantique par une signification syncrétique constituée des sens véhiculés par chacun des deux étymons.

Considérons la forme triconsonantique ci-dessous :

*raḍama* Courir d'un pas lent et lourd

<sup>17</sup> Voir à ce sujet Salam Diab-Duranton, op.cit.

<sup>18</sup> Pour une vue plus complète sur les différents processus de cette élaboration, se reporter à Diab-Duranton, op.cit.

<sup>19</sup> Voir Diab-Duranton, op.cit.



*raḍama* manifeste un sens composé issu du croisement de l'étymon  $\in \{r, \mathfrak{d}\}$  et  $\in \{r, m\}$ . En effet, issu du premier étymon, le verbe « *raḍa* » a un sens et son contraire : courir vite ou marcher lourdement.

Du fait du croisement avec « *ramma* = être vieux et usé », apparaît une compositionnalité syncrétique « courir d'un pas lent et lourd ». La signification de *raḍama* est ainsi obtenue par la fusion des deux sens différents véhiculés par le croisement des deux étymons.

Voici donc le schéma du croisement formel et sémantique :

$\in \{r, \mathfrak{d}\}$   
*raḍa* (FIV)      Etre lourd et avoir de la peine à se lever ou à se mouvoir. Ou le contraire : courir à toutes jambes.

$\in \{r, m\}$   
*ramma* (FIV)      Etre vieux et usé

$\in \{r, \mathfrak{d}\} + \in \{r, m\} = C_i C_j C_k$   
*raḍama*      Courir d'un pas lent et lourd

Le troisième rapport est celui de l'homonymie, qui se dit des signifiés ne manifestant aucune parenté sémantique au sein d'un matériel phonique commun. Autrement dit, leurs sens résistent, selon Nykees<sup>20</sup>, à tout effort de *rétablir une relation sémantique vraisemblable*.

Les deux étymons à l'origine de l'élaboration d'une forme triconsonantique sont porteurs des sens différents. Leur croisement se traduit au plan sémantique par un maintien pur et simple de ces différents sens. Contrairement au 2<sup>ème</sup> rapport sémantique (la compositionnalité sémantique), le croisement d'étymons n'apporte ni syncrétisme des différents sens, et ni interférences sémantiques. Il sert à véhiculer les différents sens et réaliser ainsi l'homonymie.

Voici un exemple d'homonymie<sup>21</sup> :

*ḡaraza*      1) Piquer quelque chose avec une aiguille, plonger (un instrument pointu), plonger la queue dans la terre pour pondre des œufs (se dit des sauterelles).

2) Qui ne donne que peu de lait (chamelle).

Comme on ne peut trouver aucune parenté sémantique entre les sens 1 et 2 de *ḡaraza*, il s'agit donc d'un cas d'homonymie. L'analyse en étymons peut apporter une explication. En effet, il existe :

$\in \{\mathfrak{g}, r\}$   
*ḡarra*      Se trouver en petite quantité (se dit du lait chez une femelle)

et

$\in \{r, z\}$   
*razza*      Plonger la queue dans la terre pour y pondre (se dit des sauterelles), ficher, enfoncer et fixer solidement un objet dans un autre ou dans la terre.

La forme résultante de leur croisement est la somme des deux sens véhiculés par les étymons :

$\in \{\mathfrak{g}, r\} + \in \{r, z\} = C_i C_j C_k$   
*ḡaraza*      1) Piquer quelque chose avec une aiguille, plonger (un instrument pointu), plonger la queue dans la terre pour pondre des œufs (se dit des sauterelles).

2) Qui ne donne que peu de lait (chamelle).

L'énantiosémie, quatrième rapport sémantique, est un cas particulier d'homonymie : les deux sens sont non seulement différents mais opposés. Ce phénomène a bien été observé par les savants arabes dont ils ont dressé des inventaires qui, par la suite, ont fait l'objet de

<sup>20</sup> Nykees (1998).

<sup>21</sup> Bohas et Saguer (2007).

nombreuses critiques. Certains l'ont considéré comme un primitif, d'autres ont essayé de le restreindre au maximum ou de nier tout simplement son existence.

L'énantiosémie peut être expliquée par le croisement des deux étymons porteurs d'origine des sens contraires. Le résultat de leur croisement se traduit par le maintien des deux sens contraires.

Voici un exemple<sup>22</sup> :

*ša'aba* 1) Rassembler, en général ; rassembler les coutures ou les parties de la charnière.

Le contraire : 2) Séparer, disjoindre.

L'énantiosémie de *ša'aba* est le produit du croisement des deux étymons :  $\in \{\check{s}, ' \}$  et  $\in \{ ', b \}$ . En effet, il existe :

$\in \{\check{s}, ' \}$

*ša'ā* Disperser, répandre.

et

$\in \{ ', b \}$

*'aba'a* Arranger, ranger.

*wa'aba* Amasser, s'assembler, se réunir.

Leur croisement maintient les deux sens opposés : rassembler ; disjoindre. Le schéma du croisement est le suivant :

$\in \{\check{s}, ' \} + \in \{ ', b \} = C_i C_j C_k$

*ša'aba* 1) Rassembler, en général ; rassembler les coutures ou les parties de la charnière. Le contraire : 2) Séparer, disjoindre.

L'énantiosémie présente dans *ša'aba* ne saurait donc être qualifiée de primitive.

## Conclusion

Pour conclure, l'étude du principe de la non-linéarité dans le lexique de l'arabe s'inscrit dans une perspective historique. Dès les premières études de la lexicologie arabe, la non-linéarité et la parenté sémantico-phonétique ont été consignées dans des traités philologiques donnant naissance à un cadre théorique élaboré, à une motivation du son et à une réinterprétation de l'origine de la langue arabe.

A la lumière de la linguistique contemporaine, une nouvelle pierre s'est rajoutée à l'édifice. En effet, l'institution de la théorie des matrices et étymons a permis de valider non seulement les intuitions des grammairiens et lexicologues arabes, mais d'apporter de plus une explication aux relations sémantiques simples et complexes.

## Références et bibliographie

IBN JINNĪ, ABŪ AL-FATĤ 'UṬMĀN, 1952, *Al-Ḥaṣā'iṣ*, Beyrouth, éd. Muḥammad 'Alī al-Najjār, *Dār al-Hudā*.

IBN JINNĪ, ABŪ AL-FATĤ 'UṬMĀN, 2007, *Sirr ṣinā'at al-'i'rāb*, Beryouth, éd. Muḥammad Ḥasan Ismā'īl, *Dār al-Kutub al-'ilmiyya*.

BOHAS G. et SAGUER A., 2007, *Al-madḥal 'ila naẓariyyat al-maṣfūfāt wal-'uṭūl*, Agadir Editions Tamont.

BERGEN, B.K. 2004, "The psychological reality of phonaestemes", *Language* 80, p. 290-311.

<sup>22</sup> Leguest (1858) repris dans Bohas et Saguer, 2006, p. 54.

- BOHAS, G., et SAGUER, A., 2006, « Pour un point de vue heuristique concernant l'homonymie dans le lexique de l'arabe », *Grammar as a window onto arabic humanism*, Harrossowitz Verlag-Wiesbaden, (E. Lutz and J. Watson, eds.), p. 130-154.
- DIAB-DURANTON, S., 2009, *Phonétique et sémantique dans le lexique de l'arabe : le 'ibdāl dans la tradition grammaticale arabe, l'étude de la matrice {[coronal], [dorsal]}*, Villeneuve D'Ascq, Atelier national de reproductions des thèses, 348 pages.
- DRELLISHAK, S., 2007, "Statistical techniques for detecting and validating phonesthemes", Conferencia dictada en *LSA Annual Meeting*, Anaheim, CA.
- MEHIRI, A., *Les théories grammaticales d'Ibn Jinnī*, 1973, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Tunis, sixième série : Philosophie Littérature, Tunis, volume V, Publications de l'Université de Tunis.
- NEMO, F., 2006, « Éléments pour une typologie linguistique des rapports forme/sens », *Cahiers de linguistique analogique*, 2, p. 205-227.
- NYKEES, V., 1998, *La sémantique*, Paris, Belin.
- PHILPS, D., 2002. « Le concept de 'marqueur sub-lexical' et la notion d'invariant sémantique » In *La notion d'invariant sémantique*, P. LARRIVEE (dir.), *Travaux de linguistique*, 45, p. 103-123.
- PHILPS, D., 2006, « Étude sémiogénétique des racines proto-indo-européennes \*ĝenu- 'mâchoire, menton' et \*ĝenu- 'genou' », *Cahiers de linguistique analogique*, 3, p. 141-182.
- ROCCHETTI, A. 1991, « La langue, une gestuelle articulatoire perfectionnée ? » *Geste et image*, 8-9, Paris, Editions du CNRS, p. 63-78.
- SADOWSKI, P., 2001, « The sound as an echo to the sense: the iconicity of English gl- words », in Olga Fischer & Max Nänny (eds), *The motivated sign, iconicity in language and literature 2*, Benjamins, 69-88.